

Arnaud
Campagne

FIN DE CONVENTION

roman



GÉNÉRATION JOBS
À LA CON

Librinova”

Arnaud Campagne

Fin de convention

© Arnaud Campagne, 2025

ISBN numérique : 979-10-262-7437-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Auteur :

Arnaud Campagne

Site d'auteur : <https://arnaudcampagne.com>

Instagram : [@arnaud_campagne](#)

Facebook : [ArnaudCampagne64](#)

Twitter : [@Arnaud_Campagne](#)

YouTube : [Arnaud Campagne](#)

Illustrateurs :

Ludovic Lalliat

Instagram : [@ludoviclalliat](#)

Raoul Leonesi

Instagram : [@raoul_leonesi](#)

À Matthias, chose promise, chose due !

Un grand merci, dans l'ordre chronologique, à :

Mes parents et Christian

Clara

Raphaël

Corentin

Valentin

Martin

Isabelle

Charlie

Frédéric S.

Victor

Adrien

Paul

Clémentine

Laurent

Artémis

Vincent

Raoul

Ludovic

Pour m'avoir donné, chacun à votre façon, ici un soutien déterminant, là un élan nouveau, ou bien une simple brise d'inspiration quand le besoin s'en faisait sentir !

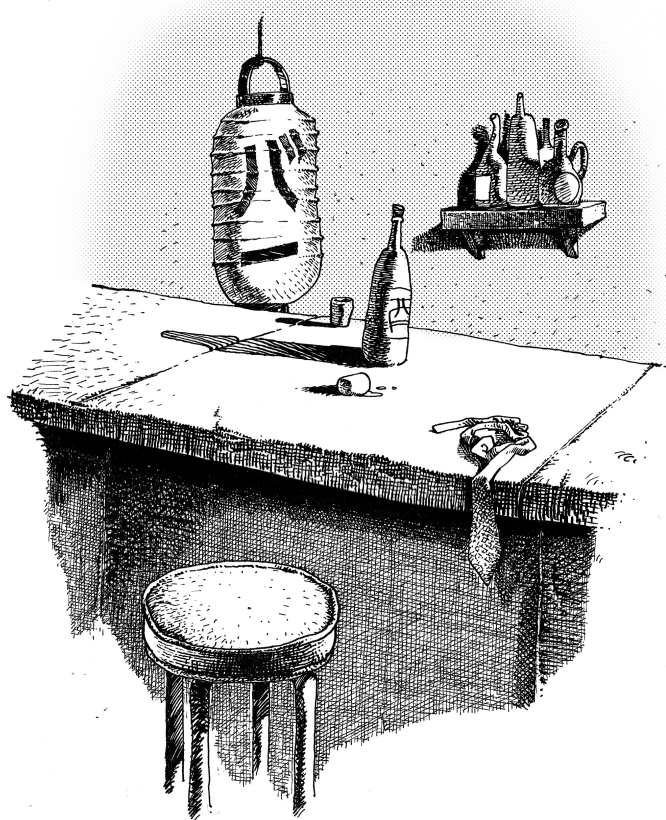
Prologue

L'état de santé d'une civilisation ne saurait jamais se réduire à la propreté de ses rues ou à l'impeccabilité de son réseau électrique. Et admettre qu'une civilisation n'est pas morte, tant qu'on reconstruit les cathédrales et les usines qui brûlent, ne la sauvegarde en rien du tunnel funèbre de sa disparition, complète ou diffuse. Le pourrissement des croyances au fondement d'une société peut être brutal. Quelles lumières en rendraient parfaitement compte ?

Paris, juillet 2018. Enfant de bonne famille, Jules Sontant vient de valider sa première année de double diplôme Sciences Po - HEC après un séjour universitaire au Japon. Il connaît par cœur ses cours de microéconomie et de finance d'entreprise : le modèle de la concurrence pure et parfaite et les courbes budgétaires ont façonné chez lui une vision claire et rationnelle du monde, ordonnée bien comme il faut. Conscient de la misère intellectuelle de ses enseignements, il tient bon dans l'ennui. Pour l'heure, il pense à ses vacances et à ses commandes Amazon « *en cours de livraison* ». Son vieil ami Mathieu est déjà beaucoup plus grave. Ce dernier sent une vague arriver, mais ne sait pas encore quand, ni comment. Les indices sont tous devant ses yeux. Elle menace de tout emporter.

Tokyo, mars 2019. Les premiers cerisiers en fleur attirent une foule de curieux au parc Yoyogi. Alors que les pétales bourgeonnent au soleil, le sexe de Takumi gonfle à la vue des premières jupes. Il a les traits tirés, le visage lourd d'une vilaine fatigue. Il sent que ses jours libres sont comptés et se distrait comme il peut ; ses regards insistants font fuir une jeune fille. Takumi apprécie ce pouvoir prédateur. Il a prévu de louer ce soir les services d'une hôtesse en costume d'écolière : elle lui tiendra la main devant des shows télévisés en lui caressant l'intérieur des oreilles. Les relations tarifées lui suffisent, il n'a jamais voulu d'une vie de couple. Les Japonais ne font plus d'enfants, c'est connu.

Panneau 1 : Les beaux jours



Dans le bus qui le menait aux galeries commerciales, Jules observait les résidences neuves construites le long du principal axe routier de Biarritz à Bayonne. Ça poussait de partout. Dans une France des villes moyennes à la peine, l'autoroute transfrontalière et l'industrie aéronautique faisaient figure de bonnes étoiles pour le Pays basque. On dit même que des groupes de technologie avaient commencé à y installer des antennes de R&D au sein de pôles de services qualifiés – des opportunités d'emplois honorables pour un diplômé de grande école, donc. La difficulté principale consistait à attirer les ingénieurs parisiens, incapables de supporter les houles d'hiver et les Espagnols bruyants en terrasse. Alors on se rabattait sur les écoles bordelaises ou, dans le pire des cas, poitevines. À 96 % en 2017, le taux d'insertion professionnelle du diplôme « Génie de l'Eau et Génie Civil » de l'ENSI Poitiers demeurait remarquable pour la Vienne.

Jules traversait Anglet. Cette ville n'avait aucun sens, se dit-il, aucune substance autre que de la sève et du bitume fondus. Ventre mou de l'agglomération, elle n'était qu'un grand jardin planté d'un golf chic et d'une forêt de pins, de bâtisses néobasques et de HLM, de villas modernes et de magasins de clous. On y cherchait désespérément un centre-ville rassembleur, à tout le moins coquet, clé de voûte habituelle de l'identité d'une cité. De riches Américains en quête de diversification patrimoniale achetaient à tour de bras les maisons plates du bord de plage ; s'ils appréciaient passer quelques jours dans le coin en été, ils se plaignaient régulièrement de l'impossibilité de se faire remettre un repas de qualité après 21 heures. Les services de livraison n'en étaient qu'à leurs balbutiements, mais de nombreux coursiers s'étaient lancés dans le transport de pizza et de pad thaï à toute heure. La clientèle asiatique était encore peu nombreuse.

Après trois jours sur la Côte basque, Jules regrettait déjà sa vie parisienne. La différence entre les deux mondes tenait à cet univers des possibles, ce supplément d'expériences qu'il ressentait à Paris mais plus dans sa ville d'enfance de Biarritz. Ici, tout le rappelait au passé, aux ennuyeuses mondanités provinciales, et même les supermarchés de la Capitale lui semblaient mieux en accord avec ses désirs de jeune métropolitain mobile et progressiste – Franprix

venait tout juste d'inaugurer sa première supérette ouverte 24h/24 dans le quartier des Halles.

Le regard posé au-dehors, une tumeur anxieuse grandissait en lui. Le soleil au beau fixe ne parvint pas à chasser ce jour-là le nuage noir qui le poursuivait à l'approche de la rentrée et du stage en banque. C'était pourtant un été joyeux. Sous la pluie et les paillettes du stade Loujniki à Moscou, l'équipe de France de football avait soulevé une semaine auparavant son deuxième trophée de championne du monde. Le pays avait laissé éclater sa joie et renouait, bercé d'illusions lucides, avec une certaine idée de grandeur. Présent à Paris le jour de la victoire, Jules avait vu l'ivresse de la fête déborder en vagues furieuses dans les rues de la Capitale. L'excitation était folle. Elle avait duré trois jours.

Ces derniers temps, une obsession malade le poussait à compléter sa garde-robe. Le pouvoir subversif d'une paire de chaussettes rouge striées était très largement sous-estimé, selon l'auteur de son blog de mode favori. Persuadé de l'importance d'un tel achat, il fit l'acquisition de plusieurs paires « fantaisie » dans une boutique locale. D'un pack de quatre slips et caleçons également. En début de soirée, arrivé chez lui, Jules fut déçu de constater qu'il s'était trompé de taille pour les slips. Il lui faudrait retourner au magasin et en acheter de nouveaux, puisque l'enseigne ne les reprenait pas une fois essayés. Il s'était pourtant bien lavé le gland, argua-t-il dans sa tête.

*

« À table les enfants ! »

Des rituels immuables réglaient le quotidien de la maison : repas, visite des grands-parents, matchs de rugby en famille. Structurantes, ces habitudes freinaient souvent l'émancipation de Jules, habitué au quotidien désordonné du campus d'HEC. Son père était dirigeant d'une société spécialisée dans la distribution de boissons aux hôtels et restaurants de la région. Fils de maquignons originaires du Gers, véritable « âne bourru » selon ses proches, il avait réussi, chose rare à l'époque, à quitter la filière animale pour la viticulture à Bordeaux. Bon commerçant, il monta plus tard sa boîte de négoce en spiritueux dans le sud-ouest de la France, à une époque où l'audace et l'entregent garantissaient le succès des affaires commerciales. *La réussite ne se demande pas, elle se saisit.* Son ascension sociale expresse l'avait propulsé à la tête d'un

groupe d'une trentaine de salariés, et la voix de ce sociétaire du Biarritz Olympique portait loin dans le milieu des affaires régionales. Son bon sens paysan l'avait convaincu de mettre ses enfants sur les rails d'une éducation élitiste : il leur inculqua très jeunes l'importance de la famille et de la consolidation du patrimoine. Également issue d'un milieu modeste, la mère de Jules avait mis plus de temps que son mari à accepter sa notabilité. Elle s'était acquittée de son rôle de mère à temps plein pendant vingt-six ans, entretenant désormais un réseau de petites mondanités sur la Côte basque. Sa gentillesse parfois benoîte lui valait les amitiés d'un cercle de femmes de médecins, avec lesquelles elle prenait régulièrement le thé. C'était l'occasion de discuter espadrilles et jardins à l'anglaise, parfois de *Game of Thrones*. Les enfants se connaissaient tous et participaient régulièrement à des rallyes. Il était question d'en organiser un ce jour-là.

Ces apéritifs chics étaient une plaie. On y dansait le rock en parlant de ses études de commerce, de droit ou de médecine ; on passait des soirées rectilignes en cercle restreint. Les vrais amis de Jules étaient les mêmes depuis le collège, des jeunes plus turbulents et spontanés que les « *fils de* » qu'on l'incitait à fréquenter ici et à Paris. Ce 24 juillet 2018 au soir, il s'ennuyait ferme dans le lounge bar loué pour l'occasion. À minuit, les invités chantèrent « Joyeux anniversaire » au fils d'un éminent cardiologue, dont il avait oublié le prénom. Il avait une tête de Flavien. Le garçon dut faire un discours, sa tension était palpable. Flavien récitait son texte sans regarder son auditoire, le regard fixé sur son iPhone X. Sa cravate trop fine rapportée à sa cage thoracique lui donnait un air empâté et chérubin à la fois. On distinguait un chapelet ténu de marques blanches au niveau de sa braguette – qu'avait bien pu faire Flavien pour en arriver là ? Jules décrocha. Tout le monde applaudit. Les discussions fusaient autour du banquet.

On est trois à partir en échange à Londres... ; J'ai des contacts dans le consulting à Paris, si tu veux ; Toujours sec le whiskey ! ; Je reste Junior deux ans et je me casse... ; Les États-Unis ont toujours été des quiches en foot ! ; Le Brexit, c'est une inconnue, mec.

Soudain, un invité lance un tube de Claude François, altérant l'atmosphère tamisée du lieu. Trois garçons se mettent à chanter faux en défaisant leurs cravates noires. Flavien, tout sourire, les rejoint dans un embarras ridicule. Il danse à contretemps. Jules s'efface petit à petit. La soirée bat son plein.